

LES
TROIS AVEUGLES

VAUDEVILLE EN UN ACTE ,

PAR MM. BRAZIER, MÉLESVILLE ET CARMOUCHÉ,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 24 JUILLET 1824:

.....
PRIX : 1 FR. 50 CENT.
.....



PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
Boulevard Saint-Martin, N^o. 18 ;
ET CHEZ BARBA , LIBRAIRE , PALAIS - ROYAL.

1824.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DOMINIQUE, aveugle, malin
et gai **M. BOSQUIER-GAUDAUDAN.**

BOBINEAU, son ami, aussi
aveugle, bonhomme et naïf. . **M. BRUNET.**

THOMASSIN, maître d'au-
berge du village **M. BLONDIN.**

CLAUDINE, sa fille. **M^{lle}. ALDEGONDE.**

FLANELLE, tailleur et chirur-
gien. **M. CAZOT.**

NICOLAS, jeune marchand
colporteur **M. VERNET.**

Paysans.

La scène est dans une auberge de village.

*Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de
l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.*

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de
Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 15 Avril 1824.

Par ordre de Son Excellence,
Le chef-adjoint, **COUPART.**

IMPRIMERIE DE HOCQUET,

Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LES TROIS AVEUGLES



FAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chambre d'auberge de village entièrement fermée, à gauche du spectateur, au troisième plan, une porte donnant sur l'escalier qui descend au rez-de-chaussée, au fond une large croisée ouvrant sur la campagne, à gauche au fond un porte-manteau; du même côté, au premier plan, une armoire à serrer le linge, à droite une vieille armoire en chêne, et paraissant très-solide.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, à gauche (1), DOMINIQUE,
BOBINEAU.

- (*Au lever du rideau, Dominique et Robineau sont assis à une petite table couverte d'un tapis vert avec des cartes piquées comme celles dont se servent les aveugles, Claudine brosse de vieux habits qu'elle place ensuite au porte-manteau.*)

CLAUDINE.

Comment, monsieur Dominique, le repas des fiançailles est pour ce soir?

DOMINIQUE, jouant:

Et à demain la noce, ma petite Claudine! allons-nous être heureux ensemble!

• BOBINEAU.

Prends donc garde, tu me donnes des coups de pieds en pensant à ton bonheur.

DOMINIQUE.

Ah! c'est que je m'crois déjà au bal. (*à Claudine.*) Nous

(*) Toutes les indications sont prises du parterre et se rapportent à la droite ou à la gauche du spectateur, les personnages nommés en tête de chaque scène, tiennent la gauche.

ferons le repas ici même dans l'auberge de vot' papa , parce que c'est plus économique ; le tailleur du village , le voisin Flanelle, doit m'apporter, ce matin, mon habit neuf aurore. Sentez-vous l'allusion, petit léopard ?

CLAUDINE.

Comme, c'est agréable! épouser un aveugle!

DOMINIQUE, *jouant.*

Tiens, tiens, tiens... vous ne serez pas si malheureuse ! Mon ami Bobineau que v'là et moi, nous avons le petit inconvénient d'être aveugles, c'est vrai, mais aveugles honoraires... nous n'exerçons plus qu'en amateurs, et puis d'ailleurs, qu'est-ce que ça fait pour le bonheur, d'être aveugle ? tout ça dépend de la manière de voir, nous n'en sommes pas plus tristes pour ça.

CLAUDINE.

Comment, qu'est-ce que ça fait ?

Air: Vaud. du petit Courier.

Un aveugle, moi, j' n'y tiens pas,
J'aim'rais autant un invalide ;
Il faudra que j' vous serv' de guide,
Tout seul vous n' pourrez faire un pas.

DOMINIQUE.

Ma foi, plus d'un' fill', sur mon âme,
Dans vot' pass' se réjouirait ;
Etant sûr' de d'venir la femme
D'un mari qu'elle mènerait.

ROBINEAU, *jouant.*

Ah ça ! sois donc au jeu, valet d'carreau.

DOMINIQUE.

J' prends l'valet d'carreau.

BOBINEAU.

Dame de trèfle.

DOMINIQUE.

J'prends la dame de trèfle.

BOBINEAU.

Oh ! mais... comment donc qu'tu fais ton compte, tu prends toujours.

DOMINIQUE.

C'est l'jeu.

BOBINEAU.

C'est l'jeu, c'est l'jeu, et avec quoi qu'tu prends?

DOMINIQUE.

Eh! ben, avec mes doigts.

BOBINEAU.

Tiens, c'te nouvelle... je te demande avec queu carte.

DOMINIQUE.

Avec de l'atout.

CLAUDINE, *les regardant.*

C'est-il unique, quoique ça, de voir deux aveugles jouer aux cartes comme deux personnes naturelles.

BOBINEAU.

Ça tient aux progrès des lumières, tout s'perfectonne aujourd'hui.

Air : du Verre.

Qu'on soit muet, sourd ou boîteux,
On marche, on entend, on harangue;
Avec les mains on s'pass' des yeux,
Avec des sign's on's pass' d' la langue.

DOMINIQUE.

Et pour obtenir, mon enfant,
Mainte place qu'on sollicite;
Avec des jambes bien souvent,
Y en a qui s' passent de mérite.

Tiens, atout, atout et le point, j'ai gagné.

BOBINEAU, *fâché.*

Ah ben! tu triches, tu vois dans mon jeu.

DOMINIQUE, *se levant.*

Eh ben! tant pire, cache-le.

BOBINEAU, *avec sentiment.*

Dominique! Dominique! tu fais toujours des traits à ton ami Bobineau!

DOMINIQUE.

Allons, tais-toi, nigaud, tu payeras le café pour ma noce avec c't'aimable enfant, qu'il faut que j'embrasse pour la peine.

CLAUDINE, *mettant une chaise devant elle.*

Pas de ça, monsieur Dominique.

DOMINIQUE, *la cherchant.*

Bah! bah! vous croyez qu'un aveugle est comme un auto-

mate ; mais au défaut de la vue , nous avens le tact... vous aller voir que je vais vous attrapper.

CLAUDINE.

Prenez garde de le perdre . . . je me sauve. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

DOMINIQUE , BOBINEAU.

DOMINIQUE.

Eh ben ! eh ben ! vous vous en allez , ma petite colombe ? oui , j'l'entends qui descend l'escalier quatre à quatre . . . c'est-il drôle ces petites filles.

BOBINEAU.

Tiens , Dominique , veux-tu que je te dise une chose ?

DOMINIQUE.

Dam ! celle-là ou une autre , comme tu voudras.

BOBINEAU.

Tu fais-t-une bêtise... depuis deux mois que t'as voulu te fixer dans ce village , parce que tu dis que tu ne veux plus courir...

DOMINIQUE.

Oui , et puis le pays m'a paru gentil.

BOBINEAU.

Tas été t'amouracher d'une jeunesse...

DOMINIQUE.

La vie de garçon commence à m'ennuyer.

BOBINEAU.

Mais , le père Thomassin ne consent à te donner sa fille , que parce que tu lui as prêté cinquante louis . . . qu'il ne peut plus te rendre , et je te demande comme c'est agréable pour moi , me v'là d'moitié dans la mise de fonds du mariage et je n'suis pas d'moitié dans le reste !

DOMINIQUE.

Laisse donc , je n'ai rien pris sur not' boursicot , c'est de l'argent qui m'venait d'mon Anglais.

BOBINEAU.

De ton Anglais !

DOMINIQUE.

J't'ai pas conté c't'histoire là? . . ce milord que j'avais rencontré à Calais du temps que j'faisais mes tournées départementales à pied et la canne à la main . . avec mon petit bonhomme . . ce mauvais sujet . . ah! était-il mauvais sujet, ce petit drôle.

BOBINEAU.

Celui qui avait remplacé ton caniche, j'l'ai pas connu . . c'est pendant que j'étais t'employé comme hautbois au café des Aveugles.

DOMINIQUE.

Eh ben! c'milord, à qui mon petit bonhomme avait sauvé la vie, m'envoya pour lui le lendemain, cinquante louis avec une lettre où c'qu'il lui en promettait ben d'autres; mais, c'qui prouve qu'il y a une providence qui punit les mauvais cœurs, c'est que mon petit bonhomme qu'était un petit garnement sans principes et sans sentimens, m'avait quitté d'la veille au soir, sans m'dire ni qui, ni qu'est-ce.

BOBINEAU.

Comment! il t'avait z'abandonné.

DOMINIQUE.

C'est-à-dire y avait long-temps qui m'demandait ses gages ou son congé, et vu que l'un était beaucoup meilleur marché que l'autre, j'n'avais pas hésité à le mettre à la porte, parce que je n'aime pas les ingrats, moi.

BOBINEAU.

Tu as bien raison, l'ingratitude est l'vice de ceux qui n'ont point de reconnaissance.

DOMINIQUE.

Aussi, ça n'ly a pas porté bonheur, c'pauvre petit malheureux! car quand j'ai été aux informations pour lui faire parvenir les cinquante louis, parce que la probité avant tout.

BOBINEAU.

N'y a que ça qui distingue les gens honnêtes.

DOMINIQUE.

J'ai appris qu'il était mort des suites d'une dispute qu'il avait eue avec des compagnons du devoir.

BOBINEAU.

Et t'as hérité des jaunets ?

DOMINIQUE.

C'était bien juste, il n'avait ni famille, ni parens, et puis pour tous les soins que j'avais eus d'son enfance !

BOBINEAU.

Chut ! j'entends quelqu'un !

DOMINIQUE.

Ne parlons plus d'argent, nous frons not' partage plus tard.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FLANELLE, *un paquet sous le bras.*

FLANELLE, *gaiement.*

C'est ça ! un feu d'enfer chez l'père Thomassin, une fumée délicieuse... véritable odeur de noce, il paraît que j'arrive à propos.

BOBINEAU.

Ah ! c'est le voisin Flanelle.

DOMINIQUE.

C'est mon habit... allons donc, Flanelle, allons donc, flâneur, ces tailleurs à la mode sont-ils ennuyeux ?

FLANELLE.

Écoutez, mon cher, je n'peux pas tout faire à la fois : quand on habille un village de la tête aux pieds, et qu'on exerce en outre cinq à six professions de première nécessité.

Air : de Marianne.

Dès le matin à la mairie,
La plume en main je suis subtil,
Comme tailleur, je vous parie
Qu'aucun plus que moi n'a le fil.

Au bal champêtre,
On peut connaître,
Comm' musicien
Quel talent est le mien :
Je suis dentiste,
J' suis oculite ;

Méd'cin savant,
Et sergent
D'puis un an.
Comm' sergent, à qui doit la prendre,
J' fais monter la gard' l' matin.

DOMINIQUE, *riant.*

Et le soir, comme médecin,
Vous la faites descendre.

Voyons, voyons, ce fameux habit (*il ôte le sien.*)

BOBINEAU.

Ah! vous exercez aussi la médecine?

FLANELLE.

A l'usage des personnes et des animaux. (*Il lui passe une manche, à Dominique.*) Si vous aviez voulu me laisser essayer sur vos deux cataractes. Dieux! des cataractes, c'est tout c'que j'demande au ciel! j'n'ai jamais eu le bonheur d'en avoir une.

DOMINIQUE.

Je vous en souhaite.

BOBINEAU.

C'est ça, nous irons nous exposer à perdre les yeux.

FLANELLE, *tout en passant l'habit.*

C'est que vous doutez de mon talent. La deuxième manche. Mais allez demander au père Philipot, des nouvelles de son âne. Ce malheureux animal avait une maladie que nous nommons en physiologie la *cocotte*; je l'ai opéré et l'âne... tournez-vous, mon ami... aurait vu parfaitement sans une faiblesse dans le nerf optique... qui l'a rendu tout-à-fait et décidément aveugle. Voilà un habit qui vous va comme un bas de soie.

DOMINIQUE.

C'est probable, car j'y suis comme dans un étou... j'peux plus me remuer.

FLANELLE.

C'est ce qu'il faut... c'est-à-dire qu'vous n'avez jamais été habillé comme ça, voulez-vous l'miroir... Ah! pardon, non, mais j'm'en rapporte à votre ami... ah! que j'suis bête.

Les trois Aveugles.

Air : *Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Moi-même j'en suis étonné,
Quell' taille et quell' démarche lestes.

DOMINIQUE, *ôtant son habit.*

Mais avec l' drap que j'ai donné,
Comment ! vous n'apportez pas d' restes.

FLANELLE.

C'est que les poches maintenant
En prennent plus qu' dans les form's anciennes

DOMINIQUE, *secouant la tête.*

J' crois qu'il en est entré vraiment
Plus dans les vôtres qu' dans les miennes.

FLANELLE.

Ah ! ah ! M. Dominique, tenez, si on n'vous fait pas compliment de votre habit, vous n'me paierez rien... j'aime mieux ça.

DOMINIQUE.

Moi aussi... j'ai justement quelques amis à inviter pour le repas de ce soir, parce que j'veux qu'ça soit bien composé... Allons, Bobineau, en route.

FLANELLE.

Ah ben ! dites donc, ne vous donnez pas la peine de passer chez moi.

DOMINIQUE.

Pourquoi ça ?

FLANELLE.

Puisque me v'là, je reçois l'invitation.

DOMINIQUE, *riant.*

Voyez-vous le farceur ! il aime les repas de nocé... eh ! bien, ça va tout d'même, vous serez tout porté pour conduire le bal. (*Il appelle.*) Claudine ! Claudine ! nos chapeaux, nos bâtons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vous sortez ?

FLANELLE.

Comment! vous allez seuls tous les deux , c'est imprudent!

DOMINIQUE.

Ah bah! il n'y a pas de danger , j'connais déjà le village comme mes poches . . . et puis l'un sent , l'autre écoute . . . c'est comme si nous y voyons.

ROBINEAU , *prenant une prise de tabac.*

Oui , c'est moi qui sent.

DOMINIQUE , à *Claudine.*

Claudine , fais toujours mettre le couvert , petit lutin.

CLAUDINE , *le repoussant.*

Laissez-moi donc.

FLANELLE.

Ah! dieux , la pudeur aux prises avec l'amour . . . tableau anacréontique et sentimental . . . ça fera un bien joli couple! allons , allons , pendant que vous allez faire un tour ensemble , et tailler une bavette , moi , je vais tailler un pantalon , et je reviens.

DOMINIQUE.

Air : Verse encor.

C'est ce soir , ce soir , ce soir , ce soir ,

Qu'à table j' vas m'asseoir

Auprès de toi , Claudine.

C'est ce soir , ce soir , ce soir , ce soir ,

Qu'amour , à la sourdine ,

Va combler mon espoir.

Si , privé des yeux ,

Je ne puis voir ma chère ,

Ton bras amoureux ,

Ton souris gracieux ;

J'ai ce qu'il me faut

Pour bien tenir mon verre ,

Tu verras tantôt

Que je n' suis pas manchot.

ENSEMBLE.

C'est ce soir , etc.

Ils sortent tous les trois.

SCÈNE V.

CLAUDINE, *seule.*

Enfin , les voilà partis ! et Nicolas , ce p'tit marchand col-porteur qu'j'avais vu à la fête , au village de ma tante , et qui devait revenir pour m'épouser drès qu'il aurait fait fortune , qu'est-ce qu'il sera devenu ? L'année est finie d'avant z'hier , et je n'en entends pas parler... c'est égal , je ne l'oublierai jamais... Dieux ! v'la mon père... n'faisons semblant de rien , il m'gronderait encore , lui qu'est tendre comme les poulets qu'il sert aux voyageurs.

SCÈNE VI.

THOMASSIN , *en bonnet de coton et en tablier de cuisine,*
CLAUDINE.

THOMASSIN , *à la cantonnade.*

La table dans la salle basse... j'vas avindre du linge...
Ah ! Flanelle , n'oubliez pas d'envoyer les deux paniers de vin de chez l'père Boileau , d'son meilleur...

CLAUDINE.

Tiens ! du vin , il n'en manque pas ici.

THOMASSIN.

Nous allons peut-être boire le vin des pratiques.

Air : de Julie.

Tu n' voudrais pas le jour de tes fiançailles ,
Qu' ton père bût du vin suret ?
Ainsi laissons dans leurs futailles
Tous les vins de mon cabaret.
Comm' buveur je tiens à ma gloire ;
Comm' cabar'tier je cède à mon destin ,
Si l'on m'accus' de vendre d' mauvais vin ,
On n' me r'proch'ra jamais d'en boire

Il ouvre l'armoire à gauche.

Ah çà ! tu n'peux pas m'aider , dis donc ?

CLAUDINE , *s'essuyant les yeux,*

J'suis occupée... j'pleure.

THOMASSIN.

Tu vas recommencer la même chanson! Dieu de Dieu, pourquoi un père est-il obligé d'avoir des enfans?

CLAUDINE, *sanglottant.*

Dame! c'est plus fort que moi, j'peux pas m'y faire, à c't'homme.

THOMASSIN, *tenant une nappe et des serviettes.*

Allons v'là les grandes cascades lâchées... Mon dieu, ma pauvre enfant, je ne demanderais pas mieux que de te marier à ton goût, mais enfin tu sais que je n'peux plus retirer ma parole... Dominique m'a prêté cinquante louis que je ne peux pas lui rendre... c'est lui qui m'a aidé à mettre ma maison sur un bon pied... à présent que j'ai un comptoir neuf, une glace de rencontre et d'vieux quinquets dans ma grande salle, j'peux faire mousser ça comme à Paris, diminuer les portions et augmenter les prix... ça mérite considération, ainsi, sois bonne fille, et...

UNE VOIX, *en dehors.*

Ho! la maison! n'y a personne.

THOMASSIN.

C'est quelque voyageur... on y va... (*à sa fille.*) Du courage!.. viens dans les bras d'un père (*il l'embrasse*) et n'pleure plus, parce que ça m'rend comme un imbécille... tu m'descendras l'argenterie d'étain. (*il sort.*)

SCÈNE VII.

CLAUDINE, *seule.*

Quelle famille agréable j'avais avoir... mon Dieu! que je suis malheureuse!

THOMASSIN, *en dehors.*

Claudine!

CLAUDINE.

Mon père!

THOMASSIN.

Fais voir à c'monsieur qui monte, la petite chambre au fond des mansardes? je n'peux pas quitter, j'suis à la daube.

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, NICOLAS, *portant sur le dos une boîte de colporteur.*

NICOLAS.

Est-ici les mansardes ?

CLAUDINE.

Non, monsieur, j'vas vous conduire ; (*Jetant un cri.*) ah !

NICOLAS.

C'est elle !

CLAUDINE, *attendrie.*

Nicolas !

NICOLAS, *joyeux.*

Que j'sois juste tombé dans vot' maison !

CLAUDINE, *la main sur son cœur.*

Tu m'as donné un coup ! . . .

NICOLAS.

Et moi donc ! embrasse-moi . . . quel bonheur . . . Ah ! ça dis-moi donc quéque tu faisais pour te désennuyer en m'attendant ?

CLAUDINE.

Eh ben ! j'allais en épouser un autre, un aveugle.

NICOLAS, *frappé.*

Un aveugle ! comment qu'il s'appelle ?

CLAUDINE.

Dominique Beauregard.

NICOLAS, *frappé.*

Dominique ? Dieu ! c'est le mien que je conduisais y a quinze mois . . . un malin qui m'a fait plus de farces . . . Lui, mon rival ! quel malheur que je n'aye pas de fortune ; j'ai manqué pourtant en faire une belle.

CLAUDINE.

Une fortune ?

NICOLAS.

Oui.

CLAUDINE.

Comment ça donc ?

NICOLAS.

J'ai arrêté une diligence.

CLAUDINE.

Ah ! l'horreur !

NICOLAS.

Non... j'ai arrêté une diligence qu'allait écraser quelqu'un... Vois-tu, c'était à Calais, où j'conduisais c'vieux singe de Dominique, qui m'faisait toujours crier devant lui : *N'oubliez pas c'pauvre aveugle qui a perdu la vue...* il voulait aussi m'faire crier : *Ayez pitié de mon pauvre père*, parce qu'il disait que c'était plus sensible ; mais j'voulais pas d'un père qui m'faisait pas honneur... aussi, il m'donnait plus de coups... ah ! si on m'attrape jamais à mener des aveugles... c'est un métier d'chien !

CLAUDINE.

Mais ta diligence ?

NICOLAS.

M'y v'là : un jour que j'étions assis au soleil, un gros Anglais passait au grand galop... Patatras, son cheval jette milord les quatre fers en l'air.

CLAUDINE.

Ah ! mon Dieu !

NICOLAS.

Air : *Vaud des Scythes.*

Figur'-toi qu'il était par terre,
Un' diligence venait comme le vent ;
La roue allait le briser comme un verre,
J' saut' le fossé, je m'élançai en avant,
D' s'sous les ch'vaux j' le retire au même instant !
Dans le danger rien ne saurait m'abattre,
J' sauv' ce pauvre homme au gré de mon desir ;
Et de frayeur son cœur n'a pas pu battre,
Autant que l' mien a battu de plaisir.

CLAUDINE.

C' bon petit Nicolas !

NICOLAS.

C'pauvre goddem m'embrassait à m'étouffer.

CLAUDINE.

Ça valait bien ça.

NICOLAS.

Ah ! ben oui , mais il paraît que cela ne valait que ça , car sa reconnaissance en est restée là . . je n'en ai plus entendu parler . . le lendemain , à la suite d'une castille avec mon aveugle , parce que j'lui demandais mesgages de cinq ans... à vingt-sept livres dix sous par an , c'était pas cher , et qu'il voulait m'solder à coup de bâton . . j'l'ai planté là , et j'ai été cherché fortune ailleurs . . mais elle n'y était encore pas pour moi , car je reviens tout aussi minable que par le passé , j'ai même manqué mourir à la suite d'une bataille à coups de poing .

CLAUDINE.

Pauvre Nicolas . . et tu m'aimes toujours .

NICOLAS.

Pardi ! j't'avais même écrit une lettre à ce sujet . . (*Il cherche dans ses poches.*) Oà c'que j'l'ai donc fourrée ?

DOMINIQUE , *en dehors.*

Claudinette ! Claudinette !

CLAUDINE.

C'est not' aveugle !

NICOLAS.

Ouf ! s'il allait me reconnaître ?

CLAUDINE.

Imbécille ! . .

NICOLAS.

Oh ! c'est qu'il est si fin , et puis quand il s'y met , c'diable d'aveugle , il frappe comme un sourd ! moi d'abord , je le crains comme le feu .

CLAUDINE.

Tiens-toi là , et n'dis mot ,

(*Elle le fait passer à droite et va au devant de Dominique.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Claudinette ! (*à part.*) que diable fait-elle donc seule ici ?

(*haut.*) Claud... (*Il rencontre sa main.*) Ah ! te voilà... Eh! bien, ta petite main tremble... j'vois c'que c'est, tu t'occupais d moi, tu pensais à l'amour ?

[CLAUDINE, *faisant des signes à Nicolas.*

A l'amour, c'est possible, mais à vous, je ne vois pas c'que vous avez d'commun ensemble.

DOMINIQUE, *gaiement.*

C'est ce qui te trompe... comment donc te figures-tu l'amour ?

CLAUDINE, *regardant toujours Nicolas.*

Air : du major Palmer.

Ca doit être un jeune drille
De dix-huit à vingt-cinq ans.

DOMINIQUE.

Mais, tu me trompes, ma fille,
Il est vieux comme le tems.

CLAUDINE.

Sa démarch' doit être modeste,
Et ses souliers un peu gros.
Il doit avoir une veste,
Avec un p'tit boît' sur l' dos.

DOMINIQUE.

Mais non pas du tout, ma chère !...
L'amour pour dicter ses lois,
N'a qu'une flèche légère,
Et sur son dos un carquois.

CLAUDINE.

Sa figur' doit être ronde,
Son sourire gracieux ;
Sa chev'lure doit être blonde,
Et ses yeux doiv't être bleus.

DOMINIQUE.

Allons, tu n'as pas encore
De notions sur lui, je l' voi ;
L'amour que chacun adore,
Est aveugle comme moi.

CLAUDINE.

C'est qu' nous avons chacun l' nôtre.

DOMINIQUE.

Nous n' nous entendons pas bien.

CLAUDINE.

En c' cas-là gardez le vôtre,
Moi je garderai le mien !
Oui, j'aime bien mieux le mien.

Les trois Aveugles.

DOMINIQUE , à part avec défiance.

Il m'semble qu'elle s'tourne toujours par là ? (*haut.*) Comment, petit lutin, quand ton amant est près de toi, tu n'veux pas t'humaniser ?

CLAUDINE , *donnant sa main à Nicolas.*

Ah ! je n'demande pas mieux !

DOMINIQUE , d'un air satisfait.

Allons donc , on a bien d'la peine... .

Air : *Restez , troupe jolie.*

Claudine, parle avec franchise,
L'aimes-tu bien en vérité ?

CLAUDINE.

Dam', puisqu'il faut que je vous l' dise ,
Oui , je l'aime assez d'un côté ;
Mais de l'autre...

DOMINIQUE.

C'est trop d' bonté.

Auprès de moi viens donc bien vite ,
Pourquoi vas-tu toujours là-bas ?

CLAUDINE , *parlant.*

Me voilà.

DOMINIQUE.

Tu m'aim's donc du côté, ma p'tite,
Où justement je ne suis pas.

(*A part*) Il y a quelqu'un auprès d'elle.

CLAUDINE.

Qué'ça fait , pourvu qu'celui que j'préfère ait des preuves d'ma tendresse.

(*Nicolas lui baise la main bien doucement , Dominique l'entend et feignant une grande joie , il lève son bâton et l'envoie dans le nez à Nicolas.*)

DOMINIQUE

Ah ! c'est tout ce que je demande.

NICOLAS , *se tenant le nez.*

Oh !

CLAUDINE , *avec un cri.*

Ahi !

DOMINIQUE.

Qu'est-ce donc ?

CLAUDINE.

Qu'vous êtes maladroit!.. allez, j'vous déteste plus que jamais, et si je vous ai dit quequ's douceurs, c'est que j'pensais à un autre.

DOMINIQUE, *se fâchant.*

A un autre?... Ah! c'est trop fort, mamselle, il n'y a rien de fait encore, que mon habit, et c'est moi qui romps tout.

CLAUDINE.

Est-il possible ?

DOMINIQUE, *feignant de s'en aller.*

Ah! c'est que j'suis fier aussi. J'vas trouver vot' père, lui rendre sa parole et reprendre la mienne.

CLAUDINE, *bas à Nicolas.*

Quel bonheur, il y va.

NICOLAS.

Ne t'y fie pas, c'est un vieux renard, mais maintenant que nous logeons sous le même toit, faut nous entendre, je vas te donner une lettre que je t'avais écrite, que j'ai là dans ma cassette, et qui t'expliquera mes projets.

(*Il cherche dans sa boîte. Dominique est revenu à pas de loup, tandis que Claudine regarde s'il ne rentre pas, il se trouve près de Nicolas qui est sur le devant, et quand il étend le bras pour donner sa lettre, il va frapper la poitrine de Dominique.*)

DOMINIQUE, *saisissant la lettre.*

Dulciter, camarade.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu!

NICOLAS, *à part.*

C'est fait de nous, et pas d'porte pour se sauver!

DOMINIQUE, *appelant.*

Père Thomassin, père Thomassin!

Air : *Tu me l'pairas, j'en jure.*

Arrivez donc, beau-père,
J' tiens le fil du mystère ;
Tremblez tous deux,
J'ai des bons yeux, (*bis.*)

Redoutez ma colère !

CLAUDINE et NICOLAS.

Je crains tout de ^{mon}son père. (*bis.*)

Ah
Le malheureux, (*bis.*)

Comment tous deux
Eviter sa colère !

THOMASSIN et BOBINEAU.

Quel est donc ce mystère, (*bis.*)

Tremblez tous deux.

Un amoureux, (*bis.*)

Redoutez ^{sa}ma colère.

SCÈNE X..

LES MÊMES, THOMASSIN, BOBINEAU.

THOMASSIN.

Quel bruit !

DOMINIQUE.

Oui, c'est un amoureux, et j'ai surpris une lettre.

BOBINEAU ET THOMASSIN.

Un amoureux, une lettre, voyons ça.

CLAUDINE, *bas à Nicolas.*

Ne crains rien, mon père n'sait pas lire.

NICOLAS, *à part.*

J'suis sauvé, mais le vieux singe est capable d'me reconnaître à la voix. (*Haut avec un accent normand très-prononcé.*)
Mon doux Jaisus, pouvais-vous supposer... c'est une laite qu'j'envoyons à not' bonne maire Jacqueline, qu'est au pays.. et qu'j'avais prié c'te jeunesse d'mettre à la petite poste.

DOMINIQUE.

Ta, ta, ta, ta... sa bonne mère Jacqueline, j'ai l'oreille fine... j'ai entendu des *tu*, des *toi*.

BOBINEAU.

Des toi!

DOMINIQUE, *à Thomassin,*

Lisez-moi ça.

THOMASSIN, *embarrassé.*

Non, ça me mettrait trop en colère. (*Bas à Dominique.*)
Je n'lis jamais.

DOMINIQUE.

Eh! bien, j'vas la lire, moi.

NICOLAS.

Vous savez lire?

DOMINIQUE.

Sur le bout de mon doigt... attendez. (*Il tâte le papier, à part.*) D'ailleurs, je t'en vas faire une lettre, moi. (*haut*) M'y v'là. (*Il tient le papier et feint de lire avec les doigts, en tâtant des caractères.*) « ma chère et bien aimée amante.

NICOLAS, *à part.*

N'y a pas comme ça.

DOMINIQUE, *continuant.*

» Puisque vot' imbécile de père...

THOMASSIN.

Vot' imbécille de père!

BOBINEAU.

Ah! c'n'est pas délicat à lui.

NICOLAS, *étonné.*

Mais du tout.

DOMINIQUE, *continuant.*

» Veut contrecarrer vos inclinations, tout est prêt pour
» vot' enlèvement.

TOUS.

Un enlèvement!

NICOLAS, *hors de lui.*

C'est pas vrai... j'n'ai que des vues honnêtes, entendais-vous, il y a : « dites-moi, si j'peux m'présentais au-devant » de votre respectable père, et lui déclarais notre amour avec » lequel je suis...

DOMINIQUE, *vivement.*

Not' amour! vous l'entendez? j'savais bien qu'il se trahirait.

NICOLAS,

Oh! que je suis bête!

BOBINEAU.

C'est un amoureux!

THOMASSIN.

Sortez , monsieur.

CLAUDINE.

Mon père!

NICOLAS.

Si vous saviez . .

DOMINIQUE , *prenant Thomassin qu'il secoue.*

Sortez , séducteur.

THOMASSIN.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

DOMINIQUE.

Ah ! (*prenant Bobineau.*) Sortez mauvais sujet.

BOBINEAU.

Est-ce que tu as la berlue ?

DOMINIQUE.

J'veux qu'il sorte.

BOBINEAU , *le repoussant.*

Que le diable t'emporte.

NICOLAS.

Ah ! çà , mais à la fin de ça , j'sois dans une auberge , et j'ai le droit . .

THOMASSIN.

Tu as le droit ! . . attends , attends.

DOMINIQUE.

Ne le frappez pas , voulez-vous mon bâton ?

CLAUDINE.

Ils vont le tuer !

NICOLAS , *s'échappant.*

Du courage Claudine , je reviendrai bientôt.

SCÈNE XI.

LES MÊMES , excepté NICOLAS.

THOMASSIN.

L'effronté !

BOBINEAU , *avec chaleur croyant qu'il y est encore.*

Sortez , jeune imprudent !

THOMASSIN.

C'est ça , il y a une heure qu'il est parti , mais qu'il y revienne ?

DOMINIQUE.

Du tout , je n'me soucie pas qu'il y revienne, c'est assez comme ça , j'en ai la sueur froide

THOMASSIN , à sa fille.

Et vous , mademoiselle sainte-nitouche , je vous apprendrai , j'vas envoyer chercher le notaire et vous signerez le contrat dès ce soir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES , FLANELLE , le bouquet au côté.

FLANELLE.

Eh bien ! mes bons amis , nous nous endormons sur le rôti , la société vous réclame , et les sauces tournent.

THOMASSIN.

Ah ben ! j'suis sûr que l'souper est comme moi , tout bouleversé.

(Claudine va à la fenêtre , l'ouvre et fait des signes à Nicolas , qui est censé en bas.)

FLANELLE.

Qu'est-il donc arrivé ? est-ce que nous aurions déjà d s chagrins domestiques ? est-ce que la petite nous ferait des . .

DOMINIQUE.

Non , non.

FLANELLE.

Est-ce que nous aurions vu un . . .

DOMINIQUE.

Non , non , des détails de ménage , une petite explication de famille ; mais pour donner le temps au père Thomassin de remettre le feu sous le ventre à ses fourneaux , si en attendant le repas , nous commençons le bal ?

FLANELLE.

J'ai justement mon violon en bas.

ROBINEAU.

Et moi , mon hautbois , ça y est. (Il prend son hautbois et prélude en aveugle , tout le monde se bouche les oreilles.) Hein ! comme ça vous réveille son monde.

FLANELLE.

Tu dieu , papa Bobineau , vous êtes d'une forte à faire trembler.

BOBINEAU.

J'crois bien , j'ai travaillé au conservatoire.

FLANELLE.

Au conservatoire ?

DOMINIQUE.

Des arts et métiers où c'qu'il était employé ; allons, ma petite femme , (*ici Thomassin va rechercher Claudine qui est toujours à la fenêtre du fond , et la ramène brusquement auprès de Dominique*) , en avant deux , ferme sur la chante-relle et vive la joie !

CLAUDINE , *pleurant*.

Oui... hi!... hi!... comme c'est gai , une noce !

Air : Vaud. du nouveau Nicaise.

Ils dansent au son du haut-bois de Bobineau.

DOMINIQUE.

Zon , zon ,

Sans le violon ,

Quand j' cont' fleurette ,

A Claudinette !

Zon , zon ,

Sans le violon

Mon cœur fait tic tac et zon zôn.

Jamais , jamais le vin n' me trouble ,

Je puis en boire coup-sur-coup ;

Mais je ne crains pas d'y voir double ,

Puisque je n'y vois pas du tout.

TOUS.

Zon , zon.

(*Flanelle tient le bâton de Dominique qui entrotne Claudine par la mam , et Thomassin donne le bras à Robineau qui joue du haut-bois. Ils sortent en dansant , Dominique ferme la porte à double tour.*)

SCÈNE XIII.

NICOLAS , *seul*.

(*Au moment où l'on ferme la porte , on voit le bout d'une échelle qui se pose contre la fenêtre du fond , qui est restée ouverte ; Nicolas montre sa tête avec précaution , il fait nuit.*)

NICOLAS , à voix basse.

Éh ! bien... où est-elle donc ? c'te Claudine qui m'avait fait signe, ils l'auront enmenée... faut pourtant que je la voie, que je lui parle ; tant pire ! j'hasarde, les coups de triques... (*Il passe une jambe et renverse l'échelle.*) Oh ! tous les maheurs, v'là mon échelle qu'est tombée sur la meule de foin... Tout d'même, c'est pas mal-adroit d'entrer par la fenêtre, j'aurais été pincé à la cuisine... et si je peux voir Claudine, la décider à tenir bon et à envoyer promener la noce... (*il va à la porte et la trouve fermée.*) Ah ! mon Dieu, la porte est fermée... me v'là bien, impossible de m'en retourner... queu guignon ! (*Ritournelle de danse.*) C'est ça, ils dansent ; ils vont souper, et moi je ronge mon frein... Ah ça ! est-ce qu'il n'y a pas d'autre porte. Non... qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il voit le porte-manteau*) la garde-robe du vieux Oh ! la bonne idée ! à la première personne qui entre, je m'élance... et pour ne pas être reconnu... vite la vieille houpelande et le chapeau. (*Il les met.*) C'est ça, j'entends quelqu'un qui monte .. attention ! (*il se blottit dans un coin.*)

SCÈNE XIV.

NICOLAS, BOBINEAU *entre le premier*, DOMINIQUE
paraît ensuite.

DOMINIQUE , à la cantonnade.

Dancez toujours, nous redescendons dans la minute.

NICOLAS , à part.

Heureusement, c'est les deux taupes, je pourrai m'esquiver. (*il fait un pas, Dominique referme la porte et met la clef dans sa poche.*)

DOMINIQUE.

Quelle diable d'idée de me faire remonter au moment de s'mettre à table...

BOBINEAU.

Bah ! le souper n'est pas encore servi ; et puis, écoute donc, je ne serai tranquille que quand not' partage sera fait... Tu vas te marier, et si tu allais donner à ta future ma part du magot ?

Les trois Aveugles.

DOMINIQUE.

Tu deviens avare , Bobineau , c'est vilain ; si tu me lais-
sais tes fonds , j'les ferais travailler.

BOBINEAU.

Oui , à ton profit... tu m'as déjà retenu des intérêts pour
l'argent que tu me gardes... je veux mon remboursement.

DOMINIQUE.

Allons , puisque tu le veux ; mais un moment... on nous
a entendus parler d'argent en bas ; et si quelqu'un s'était
glissé ici , je l'assomme d'abord.

BOBINEAU.

Bah ! une société choisie.

DOMINIQUE.

Raison de plus , faisons notre recherche ordinaire.

BOBINEAU.

A la bonne heure. (*Dominique va à droite chercher deux
bâtons.*)

NICOLAS , à part et inquiet.

Quest-ce que c'est que ça ?

DOMINIQUE.

Y es-tu ?

BOBINEAU.

Marche ! (*ils se mettent dos à dos.*)

DOMINIQUE.

Air : *Fragment de Jeannot et Colin.*

Cherchons ,
Marchons ;
Allons à tâtons ,
Si nous trouvons
Quelques fripons ,
Poussons ,
Frappons ,
Nous les assommons ;
Point de façons
Avec les fripons.

*Ils marchent vivement en frappant à droite et à gauche de leurs
bâtons , avec un tel ordre qu'ils parcourent tout le théâtre. Ni-
colas saute de côté et d'autres pour les éviter.*

NICOLAS , *essoufflé.*

Ah ! juste ciel , que deviendrai-je ,
Ils me font faire le manège.

DOMINIQUE.

Fort bien , fort bien ,
Ne craignons rien ;
Maintenant le dernier moyen.

(*En parlant.*)

Ton bras . . .

Ils allongent leurs bâtons de manière à former le diamètre du théâtre , Nicolas voit qu'il est perdu , il se trouve entr'eux au moment où ils vont se donner le bras , il donne le gauche à Dominique , le droit à Bobineau qui lui donne aussi le bras droit , et ils tournent très-ôtte tous les trois.

Tournons ,
Tournons ,
Allons à tâtons.

DOMINIQUE.

C'est drôle , tu n'as pas tourné comme à l'ordinaire.

BOBINEAU.

Laisse donc , j'ai tourné comme un tonton .

DOMINIQUE.

Bah ! donne-moi donc ta main .

(*Nicolas qui est toujours tenu par Dominique , lui donne la main gauche , et prend en même temps celle que Bobineau lui tend.*)

BOBINEAU.

La voilà !

DOMINIQUE , *avec défiance.*

Queu grosse main d'paysan ! (*à part.*) j'vais bien voir ,
(*il tord la main de Nicolas qui n'ose crier et qui s'empresse d'en faire autant à Bobineau.*)

BOBINEAU , *criant.*

Oh ! aye ! ouf ! que le diable t'étouffe , qu'est-ce que t'as donc ?

DOMINIQUE , *lâchant Nicolas.*

Rien , rien , (*à part.*) c'est bien lui ! (*haut.*) c'était une idée , . . . j'suis tranquille !

BOBINEAU.

Et moi , tout disloqué !

DOMINIQUE , *allant chercher un sac de cuir qui est dans l'armoire à droite , et qui est fermée à clef.*

Voyons le partage.

BOBINEAU , *près de la table.*

C'est ça . . . un inventaire général , les jaunets , les pièces blanches , les sous d'six yards.

NICOLAS , *qui est passé à gauche , à part et regardant Dominique.*

Si j'pouvais lui jouer quéqué bon tour , et l'obliger malgré lui , à m' donner un à compte sur mes gages.

DOMINIQUE , *revenant avec le sac.*

Qu'est-ce que tu dis donc ?

BOBINEAU.

Rien , je fais mon compte sur mes doigts.

Air : du Calif de Bagdad.

D'après l' dernier état d' la caisse :
Il m' revient . . .

DOMINIQUE.

Mil cent-vingt-sept francs.

BOBINEAU.

Puis quèqu' centim's , mais j' te les laisse.

DOMINIQUE.

V'là les louis . . . bien trébuchans.

NICOLAS , *à part.*

Eh ! mais j'y songe , quelle idée !..

DOMINIQUE.

Ta main . . .

BOBINEAU , *tendant les deux mains.*

V'là la main demandée.

NICOLAS.

Ma foi , puisqu'il est en argent ,
J' vas faire mon recouvrement.

DOMINIQUE.

Y es-tu ?

BOBINEAU.

Va doucement. (*Nicolas s'est mis au milieu et tend la main.*)

DOMINIQUE, *mettant dans la main de Nicolas.*

Un , deux , trois .

BOBINEAU .

Quand tu voudras , j'suis là .

DOMINIQUE .

Comment , quand j'voudrai ?

BOBINEAU .

Oui , j'ai l'temps... tu les reçois d'abord , c'est plus sûr .

DOMINIQUE .

Qu'est-ce que tu dis , j'les recompte , j'les recompte dans ta main , tu en as déjà trois .

BOBINEAU .

Du tout , je n'ai rien .

DOMINIQUE .

Tu oses soutenir ? . . .

BOBINEAU .

C'est la pure vérité .

DOMINIQUE .

Monsieur Bobineau ! (*Nicolas se retire un peu.*)

BOBINEAU , *pleurant.*

Vrai , Dominique . je n'ai rien reçu , tu te seras trompé comme tu n'y vois pas , tu te les auras mis dans la main gauche .

DOMINIQUE , *à part.*

Décidément , nous sommes trois , (*haut*) c'est possible , une distraction , nous allons recommencer ; tends donc bien la main .

BOBINEAU .

Vlà une heure que je ne fais qu'ça . (*il allonge le bras , Nicolas met encore sa main plus près de Dominique ; celui-ci prend bien son temps en comptant.*)

DOMINIQUE .

Un , deux , trois ; (*il lui applique un vigoureux soufflet.*) c'est un voleur .

NICOLAS .

Oh !

BOBINEAU .

Tu as laissé tomber quég'chose .

DOMINIQUE , *sautant sur Nicolas.*

Je le tiens.

BOBINEAU , *criant.*

Au voleur ! à la garde !

DOMINIQUE , *court ouvrir la porte.*

Au voleur !

NICOLAS , *à part.*

Je suis pris.

SCÈNE XV.

LES MEMES , CLAUDINE.

CLAUDINE , *accourant.*

Un voleur ! (*reconnaissant Nicolas.*) ah ! mon Dieu ! c'est Nic....

NICOLAS , *bas.*

Ne dis rien , et laisse-moi faire.

BOBINEAU , *le tenant et croyant qu'il lui parle.*

Que j'te laisse faire , misérable ! Dominique ! il veut m'séduire !

DOMINIQUE , *barrant la porte.*

Monsieur Thomassin ! au voleur !

SCÈNE XVI.

LES MEMES , THOMASSIN.

THOMASSIN.

Qu'est-ce que vous dites ? un voleur ?

DOMINIQUE.

Oui , le voilà , il m'a déjà volé cinq louis et un soufflet , on les trouvera sur lui.

THOMASSIN.

Ah ! arrivez donc Monsieur Flanelle , voilà un voleur qui vous demande.

SCÈNE XVII.

LES MEMES , FLANELLE , quelques Paysans.

FLANELLE , *la serviette à la main.*

Comment, comment, un coquin à arrêter, et je n'ai pas mon uniforme ! *il se place au milieu , Claudine tient l'extrême gauche , ensuite Thomassin , Dominique , Flanelle , Bobineau et Nicolas.*

NICOLAS.

Mon général ! (*Contrefaisant l'aveugle et prenant une voix nazillarde* écoutez-moi, (*il va du côté opposé*) où êtes-vous, mon général ?

FLANELLE.

Par ici, ne m'approche pas, homme criminel et intéressé.

NICOLAS , *du ton pleurard d'un mendiant.*

Jsuis pas un voleur. J'étais leur z'associé, c'est eux qui m'a volé c'que j'tenais d'la charité des âmes charitables, vlà deux ans que j'traîne mon pauvre corps pour tâcher d'les rattraper ; heim !

(*il gémit d'une manière comique.*)

Air : *des Cuisinières.*

Ayez pi-pi-tié de c' pauvre homme,
Qu'est privé d' ses pauvres yeux ;
Forcé de de-d'mander l'aumône,
Aux âm's qui sont généreux.
Demandant sa pauvre vie
Tout le long de ses pauvres jours,
Dit : soyez cha-charitables ;
Sensibles ,
Humains ;
Quand ça n' s'rait qu'un pauvre liard.

DOMINIQUE .

Tiens, c'est ma chanson.

NICOLAS , *voulant recommencer.*

Demandant sa pau. . . .

FLANELLE.

Silence !

BOBINEAU.

Comment, lui aveugle.

DOMINIQUE.

Il s'vante, qu'il montre sa patente.

FLANELLE.

Diab! ça s'complice, mais nous allons bientôt savoir...
(à Nicolas, il lui regarde les yeux) Ah! mon Dieu, c'est une
cataracte, mon brave homme?

NICOLAS.

La cataracte, mon général.

FLANELLE.

Comme c'est heureux! moi qui cherche depuis si long-
temps une cataracte de bonne volonté, j'vais l'opérer.

NICOLAS, *effrayé et gémissant.*

Heim!

FLANELLE.

J'ai justement ma trousse sur moi... une chaise, j'vais
l'expédier... Bonhomme, vous allez y voir dans la minute.

CLAUDINE.

Il va l'éborgner!

THOMASSIN.

Pardi, il n'risque rien.

NICOLAS, *ouvrant les yeux.*

Permettez, permettez... ce n'est pas la peine, (*d'un air
bête.*) v'là qu'j'y vois, mon général.

FLANELLE, *émerveillé.*

Heim! je n'l'ai seulement pas touché... rien qu'l'idée.

Tous à Nicolas.

Ah! ah! drôle, tu nous trompais!

NICOLAS.

Eh ben! puisqu'il faut vous l'avouer, (*à part.*) je m'yen-
gerai, au moins... (*haut.*) la vérité est que je ne suis pas
aveugle, et qu'mes deux camarades que v'là ne le sont pas
plus que moi.

BOBINEAU.

J'suis pas aveugle; que j'te voie, malheureux!

DOMINIQUE.

Où ! l'effronté !

FLANELLE.

Il serait possible ! ils auraient abusé de notre sensibilité !

NICOLAS.

Ils n'en conviendront pas, parce qu'ils sont entêtés, mais on n'a qu'à leur appliquer une trentaine de coups de bâton, ils y verront comme vous et moi... ça a toujours réussi dans toutes les villes où on les a démasqués.

DOMINIQUE et BOBINEAU.

Des coups de bâton !

FLANELLE.

Par exemple, voilà une manière d'opérer la cataracte que je ne connaissais pas, c'est de la chirurgie à la Turquie ; c'est égal, essayons pour l'intérêt de la science... deux gourdins.

DOMINIQUE.

C'est une horreur !

BOBINEAU.

Il y a trente-cinq ans que je n'y vois goutte.

DOMINIQUE.

J'suis aveugle depuis qu'j'ai vu le jour... Tenez, tenez, voilà tous mes certificats.

FLANELLE.

Ah ! messieurs, messieurs, s'il a des certificats ! (*lisant.*)
Mémoire du marchand de vin.

DOMINIQUE.

C'est pas ça.

FLANELLE, *en lisant un autre.*

« Je hanvoi au jeune Nicolas Dufour, qui sauvé la vie
» à moi, cinquante louis. »

NICOLAS *passe devant Bobineau et le fait trébucher.*

Qu'entends-je ? cinquante louis !.. il m'avait envoyé...
halte là, ça m'appartient.

DOMINIQUE, *étourdi.*

C'est Nicolas ?

Les trois Aveugles.

NICOLAS, *très-vîte.*

Oui, j'suis Nicolas Dufour, et je réclame mes cinquante louis. (*Il jette sa houpelande et son chapeau.*)

DOMINIQUE.

Lui que je croyais mort.

NICOLAS, *donnant ses papiers à Flanelle.*

Du tout, il est vivant.

THOMASSIN.

Mais c'est l'voyageur, l'amoureux de Claudine!

FLANELLE.

Air : *J'ai vû le Parnasse des Dames.*

Je ne r'viens pas de ma surprise!..

Il ne mérite aucun pardon,

Si par lui cett' somm' fut prise.

DOMINIQUE.

Corbleu! mais écoutez-moi donc!

FLANELLE.

Ah! mon cher!.. quels torts sont les vôtres!

Avec vos princip's délicats,

Comment, vous prenez l' bien des autres!..

DOMINIQUE.

Qu' voulez-vous, quand on n'y voit pas?

D'ailleurs, je n'suis pas dans mon tort... Viens donc ici, mon²cher Nicolas.

NICOLAS, *passant près de lui.*

Oui, cher! il vous coûte cinquante louis, c'Nicolas-là.

DOMINIQUE.

C'est juste, j'les dois; mais faudras que tu attendes, je les ai prêtés au père Thomassin, vu qu'j'épouse sa fille.

NICOLAS.

Ah! M. Thomassin, si vous vouliez les garder... aux mêmes conditions.

THOMASSIN, *à Dominique.*

Au fait... vu qu' ma fille n'vous aime pas et que j'suis bon père...

DOMINIQUE.

Ah ! ah ! vous vous en apercevez de depuis que la fortune me tourne le dos . . . c'est bien , c'est bien ; je ferme les yeux sur les faiblesses humaines . . . D'ailleurs , je ne serai pas fâché de concourir au bonheur de mon petit bonhomme que je voudrais voir heureux (*à part.*) et à tous les diables !

THOMASSIN , *faisant passer sa fille près de Nicolas.*

C'est fait.

NICOLAS et CLAUDINE.

Oh ! queu bonheur !

FLANELLE , *à Nicolas.*

Jeune homme , j'espère que vous n'oublierez jamais que c'est à moi que vous devez la vue , j'vous ai opéré.

NICOLAS.

✓ Oui , vous êtes un fameux oculiste !

BOBINEAU.

Ah ça ! au moins , sommes-nous réintégrés dans not' état d'aveugle ?

DOMINIQUE.

Oui , oui . . . que je t'embrasse encore , mon cher Nicolas. (*Il feint de vouloir embrasser Nicolas et embrasse Claudine qui se trouve près de lui et regarde d'un autre côté.*)

CLAUDINE.

Eh bien !

NICOLAS.

Qu'est-ce qu'il fait donc ?

DOMINIQUE , *riant.*

Là ! je m'suis encore trompé.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air : *Vaud. de matin et soir.*

Fermons les yeux ,
Cet adage
Est fort sage !
Avec raison on le cite en tous lieux.
Jeunes et vieux
Répétons d'âge en âge ,
Y voir trop clair est souvent dangereux.

CLAUDINE.

A l'indulgence en c' moment je m'adresse,
Avec bonté protégeant notre pièce ;
Sur les défauts qu'on y peut voir,
Ah ! puissiez-vous dire ce soir :

Fermons les yeux ,

Cet adage

Est fort sage ,

Avec raison on le cite en tous lieux ;

Jeunes et vieux

Répétons d'âge en âge ,

Y voir trop clair est souvent dangereux.

CHOEUR.

Fermons les yeux , etc.

F I N.

